



SOPRANO

MÉLANCOLIQUE ANONYME

DON  Q U I C H O T T E

Mélancolique anonyme

Soprano

Mélancolique
anonyme

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2014.

ISBN : 978-2-35949-151-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes parents, mes frères et sœurs,
ma femme, mes enfants et mes meilleurs amis,
qui m'ont donné la force d'aller chez
les Mélancoliques anonymes.*

*Puisqu'il faut vivre,
autant le faire avec le sourire.*

Le Plan d'Aou

Je m'appelle Saïd, j'ai trente-cinq ans, et je suis un ancien mélancolique. Il m'a fallu du temps pour soigner mon addiction, mais désormais je suis heureux, car j'ai compris que la vie avait de belles surprises à nous offrir. Ma carrière de rappeur, par exemple, m'a réservé des moments extraordinaires.

Pour la tournée de mon album *La Colombe et le Corbeau*, j'ai donné des concerts à Nouméa puis en Afrique, au Togo et en Côte d'Ivoire, avant de rejoindre la Guinée. Le 11 décembre 2011, j'ai atterri vers 19 heures à l'aéroport de Conakry, où je devais me produire seul devant un énorme public : mes prestations sur ce continent rassemblent parfois dix à vingt mille personnes, car j'ai la chance d'y être très populaire. Simplement, cette fois, je n'étais pas du tout préparé à ce que j'allais vivre.

Comme souvent en Afrique, l'armée m'a escorté depuis l'aéroport. Pendant le trajet, les habitants se pressaient pour tenter de m'apercevoir. Dans les rues bondées de monde, il y avait une clameur extraordinaire car les gens criaient mon nom, chantaient mes chansons. Je n'ai presque rien vu de la ville, la plus grande du pays, sa

capitale, car je n'avais que peu de temps devant moi avant de monter sur scène. Mais ce que j'ai entraperçu ne me semblait pas différent des Comores de mes ancêtres ni de ce que j'avais pu observer ailleurs : la pauvreté était criante.

À l'hôtel, c'était la frénésie. Dans l'établissement encerclé par une immense foule venue pour m'apercevoir, mon équipe s'occupait des derniers réglages pour le concert du soir, la sécurité courait un peu partout, nous étions à bloc. Vers 21 heures, nous avons pris la route du stade où je devais me produire. Vingt minutes plus tard, j'étais dans ma loge, une tente tout près de la scène à ciel ouvert. Les militaires tenaient à rester avec moi : en effet, la toile autour de nous bougeait beaucoup, comme si des dizaines et des dizaines de mains que je ne pouvais pas voir s'y agrippaient, et j'entendais des cris en nombre incalculable.

Lorsque Mej, mon meilleur ami et DJ, s'est installé aux platines, des hurlements de joie comme je n'en avais jamais entendu jusqu'alors ont retenti. Aux premières notes de mon morceau « Halla, halla », j'ai couru à mon tour sur la scène, le visage concentré et les yeux fixés sur mon micro, mais en les levant vers le public, ça a été le plus gros choc de ma vie : ce n'était pas une fosse, c'était toute une ville qui s'était déplacée pour le concert. Je voyais des gens à perte de vue, quatre-vingt mille personnes au bas mot. Les derniers rangs s'étaient tellement loin de la scène que leurs chants me parvenaient avec plusieurs secondes de décalage. Je n'ai plus eu qu'à chanter les premières mesures de mes morceaux, car le public se chargeait d'enchaîner avec la suite pour moi ; je n'entendais plus ma voix. La scène tremblait littéralement sous les mouvements de foule, l'électricité qui parcourait les rangs était palpable.

Je n'en croyais pas mes yeux tant le panorama était impressionnant.

Pourtant, rien ne prédestinait le fils d'émigrés comoriens né dans les quartiers nord de Marseille que je suis à rassembler autant de monde, dans une telle ferveur.

J'ai vu le jour le 14 janvier 1979, dans un F4 du 5, place des Frégates, au Plan d'Aou, un quartier qui surplombe celui de Zinedine Zidane.

La cité HLM où j'ai vu le jour avait été construite dans les années 1970, sur une colline qui offre une vue magnifique sur la Méditerranée et le port de l'Estaque. Depuis, le quartier a été rasé et les tours de sept étages ont laissé la place à des petits immeubles avec jardin. Au contraire, quand j'étais minot, la cité ressemblait à un grand labyrinthe, avec ses bâtiments amassés dans tous les sens, une flopée de paraboles blanches suspendues aux fenêtres. La vie s'organisait autour de petites places qui portaient toutes des noms de bateaux (place des Frégates, où j'ai grandi, place des Galions, du Corsaire, des Goélettes, de Surcouf, des Corvettes...). Pour aller de l'une à l'autre, il nous fallait passer sous des porches qui abritaient aussi les matchs de foot improvisés des gamins du quartier. Les immeubles présentaient tous la même façade beige, tapissée de tags, et des fenêtres marron.

Comme dans toutes les villes portuaires, les habitants de Marseille débarquent de tous les coins du monde : mes voisins de palier, par exemple, étaient algériens, ceux du dessus des Cambodgiens, à l'étage inférieur, des Irakiens. Je croisais aussi des Turcs, des Marocains, des Français, des Tunisiens, Italiens, Sénégalais, Arméniens, Comoriens... La crèche et les écoles maternelle et primaire se trouvaient en plein cœur du quartier, si bien que les cris

des enfants se mélangeaient aux sons des musiques raï ou comorienne, du funk, du rock, des chansons de Francis Cabrel, de 2 Pac, de Michael Jackson, de Koffi Olomidé et j'en passe, qui sortaient des ghetto blasters.

Parfois, on entendait un coup de sifflet retentir : un guetteur avertissait de l'arrivée d'une patrouille de police. Car souvent, là où il y a de la précarité sociale, voire de la pauvreté, certains ne voient pas d'autre solution que de gagner leur vie avec des trafics en tout genre. Dans les années quatre-vingt, la drogue circulait pas mal. C'était l'époque du succès du film *Scarface*, les grands du quartier ne juraient que par Tony Montana. Je me rappelle qu'il n'était pas rare que je doive enjamber un toxicomane effondré devant ma porte quand je rentrais de l'école. Cette période où les jeunes tombaient comme des mouches à cause de l'héroïne n'a pas duré, mais elle m'a profondément marqué.

C'était là un des visages du quartier, heureusement pas le plus représentatif. Car pour moi, et pour beaucoup d'autres, le Plan d'Aou était avant tout un lieu de partage. Les appels à la prière, tout droit sortis des baffles d'un appartement aménagé en mosquée, rythmaient notre journée. Au moment de l'Aïd, on partageait les *samboussas* (feuilletés à la viande comoriens, les meilleurs du monde) et les gâteaux traditionnels avec mes voisins de confession différente. Le soir, l'odeur du *maële ya nazi* (riz basmati à la noix de coco) parfumait les cages d'escalier. Souvent, un voisin venait frapper à la porte à l'heure du dîner pour nous apporter du cous-cous ou nous emprunter des épices.

Mes parents, eux, sont nés dans l'archipel des Comores, au large du Mozambique, à treize heures de vol de la France.

La première fois où j'ai mis les pieds sur la terre de mes ancêtres, j'ai compris ce qu'on entendait par « tiers-monde » : les hôpitaux, les écoles, l'électricité, l'eau... tout ce qui nous semble de première nécessité ici est en voie de développement là-bas.

Dans les années soixante, pour pouvoir subvenir aux besoins de sa mère, mon père, Omar, a quitté les Comores et, en compagnie d'un de mes oncles, il s'est rendu à Madagascar. Il n'avait alors que quinze ans. Jeune homme, il a commencé par enchaîner les petits boulots à droite, à gauche. Comme beaucoup d'Africains, il rêvait d'une vie meilleure sur le Vieux Continent. Ainsi, pour rejoindre son eldorado, il s'est fait engager, à l'âge de dix-sept ans, sur un de ces grands bateaux qui accomplissaient le tour du monde. Il est devenu l'homme à tout faire d'un grand pétrolier en partance de Madagascar et de la Réunion : il faisait le ménage, déchargeait les marchandises, préparait les arrivées au port et parfois même improvisait dans les cuisines. Telle a été sa vie trente années durant. Et, tous les trois ou quatre mois, il retournait aux Comores pour s'occuper de ma grand-mère Mkaribou. Dans l'idée d'épouser une jeune femme et de fonder une famille, il s'est installé seul à Marseille – c'est là que son bateau avait accosté, mais qui sait ce qu'aurait été notre vie s'il avait jeté l'ancre à Dunkerque. Au cours des premières années passées en France et avant de se marier, comme tous les émigrés, il a trouvé de l'aide au sein de la communauté comorienne déjà installée sur place. C'est pour cette raison que, bien plus tard, mes parents ont, eux aussi, accueilli des membres de notre famille venus tenter leur chance dans l'Hexagone.

Omar a rencontré ma mère, Zahara, le jour même de leur mariage, à Mkazi, leur village natal, en 1974 : à cette époque, aux Comores, tous les mariages étaient arrangés par les parents. Aujourd'hui, les mentalités commencent doucement à évoluer, mais cela ne va pas sans difficulté. En 1975, une fois que mon père avait réuni assez d'argent pour louer un appartement digne de ce nom, ma mère l'a rejoint, et ils ne sont plus jamais partis. C'est là qu'ils ont eu leurs cinq enfants : Sakina, Djamal, Zakaria, Naïma, et moi, Saïd, qui suis l'aîné de la fratrie. Notre petite tribu hébergeait régulièrement des cousins et des oncles, si bien que mes parents avaient dû aménager un placard avec un lit d'appoint pour faire tenir tout le monde dans leur appartement. Le canapé était occupé toutes les nuits, et mes sœurs partageaient leurs lits avec nos cousines. C'est dans ces mêmes conditions que mon père avait pu démarrer sa vie à Marseille ; il lui semblait normal de rendre la pareille.

À leur arrivée en France, mes parents ne savaient pas très bien parler la langue, ils n'avaient jamais été à l'école et, surtout, ils ne connaissaient pas grand-chose à la culture européenne. Ma mère suivait de temps en temps des formations d'alphabétisation, mais cela ne lui suffisait pas pour pouvoir m'aider quand je rentrais de l'école chargé de kilotonnes de devoirs dont je ne comprenais pas une ligne. De mon côté, je n'osais pas leur faire part de mes difficultés à suivre les enseignements scolaires. D'abord parce qu'ils n'auraient rien pu faire pour m'épauler, n'auraient rien compris au théorème de Pythagore (un grand mystère pour moi aujourd'hui encore) et autres énigmes du genre, et puis parce que je me rendais compte qu'ils avaient déjà

bien assez de problèmes avec les factures à régler et les papiers à remplir. Mon père gagnait juste de quoi payer le loyer et nos repas, et soutenir sa famille aux Comores. Ma mère mettait un peu de beurre dans les épinars grâce à quelques ménages ici et là dans le quartier, chez des particuliers ou dans des hôtels. Mais la plupart du temps, elle restait à la maison pour s'occuper de nous, car mon père était souvent absent.

Ma mère s'habillait à la comorienne, avec ses deux *lessos*, des grands foulards colorés que les femmes, au pays, attachent sur leur tête et autour de la taille. Je la vois encore rentrer chez nous avec ses gros sacs de courses dans une main, un enfant niché dans son bras libre et l'œil sur le plus grand qui gambadait devant elle. Quand elle était trop chargée, elle empruntait un caddie et le poussait jusqu'en haut de la pente qui menait du supermarché jusqu'à la porte de notre immeuble. Il lui arrivait de parcourir ce trajet plusieurs fois par jour. Maman a toujours été une femme forte, mais elle est aussi très émotive, car le malheur des autres la touche plus qu'il ne faudrait. Elle finit toujours par se mettre dans des situations impossibles pour aider plus fragile, ou moins chanceux qu'elle. Quand nous étions enfants, on la retrouvait parfois assise sur le bord de notre lit à se lamenter sur nos bêtises, ou sur des histoires de famille, ou tout simplement parce qu'elle était lasse d'être seule. Aujourd'hui encore, c'est une très belle femme, même si son visage porte les traces des épreuves qu'elle a dû traverser.

Ma sœur et moi l'aidions pour les papiers du mieux que l'on pouvait, on l'accompagnait lors de ses rendez-vous à la poste, à la mairie, aux Assedic, à la Sécurité sociale ou chez le médecin. Aujourd'hui, avec les années, je me

rends compte à quel point tout cela a dû être dur pour elle, et je m'en veux d'en avoir un peu profité. Je me souviens, par exemple, du conseil de classe qui devait trancher sur mon passage en quatrième. Les profs estimaient que j'étais beaucoup trop dissipé en cours et que mes résultats n'étaient pas assez bons pour continuer ma scolarité en filière générale. Alors, ils m'avaient envoyé en quatrième technologique, une voie de garage où ils se débarrassaient des élèves en difficulté. Ma mère ne comprenait rien à ces choix, ni à leurs implications, si bien que je lui avais fait croire qu'en quatrième techno on apprenait à construire des avions... Elle avait été tellement fière de son aîné qu'elle avait appelé ses cousines et amies pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Maman n'a ainsi jamais su que j'ai échoué dans mes études ; elle croit toujours que j'ai été un bon élève. À l'époque, quand elle me demandait : « Comment ça va à l'école ? », je répondais invariablement, pour ne pas l'inquiéter : « Super, maman, je gère ! » La réalité, c'est que je me rendais en classe le lendemain matin sans avoir fait mes devoirs ni même compris la leçon de la veille et ce, quelles que soient les matières ! Pour dissimuler mes lacunes et éviter la honte de ne pas savoir répondre aux questions de mes professeurs, je me planquais au fond de la classe et faisais le clown avec mes camarades. Aujourd'hui encore, je reste complexé par toutes les choses que je ne sais pas et, quand une personne aborde un sujet que je maîtrise mal, par instinct ou par mauvaise habitude, plutôt que demander des explications, je m'en sors par une pirouette.

Mes copains et moi étions tous régulièrement abonnés aux zéros pointés, mais si tu avais le malheur de répondre une bêtise lors d'une interrogation orale, toute

la classe te charriait. Parfois, les insultes fusaient ou une bagarre éclatait. Nous n'étions pas méchants, mais nous trouvions constamment sur la défensive. Chaque jour, l'anarchie régnait pendant les cours, les professeurs peinaient à se faire entendre ou à se faire respecter. Nous passions auprès de certains pour une classe de voyous ; d'autres, plus intelligents ou plus lucides, nous considéraient pour ce qu'on était : des élèves en difficulté.

Du coup, adolescent, comme nombre de mes amis au quartier, je n'avais pas une folle estime de moi : la lose m'allait comme un gant ! La moitié de mes camarades étaient aussi des enfants d'immigrés et, à force de rester entre nous, à l'école et au quartier, nos lacunes ont fini par nous paraître banales, ordinaires. On avait peu d'exemples de réussite autour de nous et, à part dans le football, peu de personnalités à qui nous identifier, peu de modèles sur qui prendre exemple.

J'avais déjà dix-neuf ans quand l'équipe de France a remporté la Coupe du monde, le 12 juillet 1998. Black-blanc-beur, comme nous, certains de ses joueurs avaient grandi dans des quartiers semblables à nos cités et, pour la première fois de ma jeune existence, grâce à leur victoire, nos origines n'étaient plus une barrière : nous, fils d'immigrés noirs ou basanés, nous sentions tout simplement français, et fiers de l'être. C'était magnifique ! Zidane a poussé à deux pas de chez nous, dans le quartier de la Castellane. En soulevant la coupe, ce fameux jour de juillet, c'était comme s'il nous disait : vous aussi, vous pouvez accomplir de grandes choses. Certains de mes amis, plus talentueux que nous autres, auraient pu réussir une carrière dans le foot. Mais, comme l'a dit Jamel Debbouze, « trop de quartier tue le quartier »...

La plupart d'entre nous ne faisaient que se bagarrer lors des matchs, d'autres se blessaient en jouant sur les terrains vagues du quartier, d'autres encore préféraient passer leurs soirées à fumer, ou en boîte de nuit, et ruinaient leur chance de réussir. Pour ma part, j'ai vite compris une chose : si je voulais m'en sortir dans la vie, il allait falloir que je me trouve un plan B, parce que je tapais dans le ballon comme un pied. Le destin a voulu que je connaisse malgré tout mon moment de gloire en foulant la pelouse avec Zinedine Zidane, bien des années plus tard à l'occasion d'un certain jubilé, mais c'est une autre histoire...

Mon angoisse, à cette époque, était que mon avenir professionnel en France me semblait plus que flou. Au contraire, les États-Unis m'avaient toujours fait rêver. Tout me plaisait là-bas : leur mode de vie, la musique, le cinéma, la société multiculturelle de certaines grandes villes comme New York, Los Angeles ou Miami. Même les études avaient l'air cool, avec la cérémonie de remise de diplôme de fin d'année et les chapeaux qui volaient au-dessus des parents fiers de leurs enfants. Je connaissais par cœur les répliques des héros hollywoodiens qui sauvaient le monde sans se décoiffer. Surtout, je voyais pour la première fois à la télévision des figures qui me ressemblaient, des Noirs comme Denzel Washington, Will Smith, Michael Jordan et tant d'autres.

Mais le véritable choc, je l'ai vécu en visionnant pour la première fois le clip de « Thriller », de Michael Jackson. J'avais cinq ans et j'ai tout de suite su que je voulais faire de la musique. Grâce au King of Pop, elle est devenue partie intégrante de ma vie, je me réveillais en écoutant de la musique, je m'endormais en écoutant de la musique. Car tout chez Michael Jackson me séduisait : sa manière de

chanter en communiquant de la joie, de danser comme s'il marchait sur l'eau, sa veste rouge, son borsalino noir, ses pantalons courts, ses gants et ses chaussettes à paillettes. Ses clips étaient conçus comme de vrais petits films de cinéma, ses concerts organisés comme des shows mythiques, et sa maison un gigantesque parc d'attractions pour gosses. Ce n'est peut-être pas anodin si je fais de la musique en famille : tout gamins les Jackson Five m'épataient déjà. Je me souviens que je possédais un cahier à petits carreaux dans lequel je collais tout ce que je trouvais sur Michael dans la presse : photos, interviews, paroles de chansons, etc. Avec des feutres de couleur, j'annotais dans la marge pour ajouter une date, un lieu, un commentaire... Ma sœur me prenait pour un dingue.

L'autre moitié du cahier, quand on l'ouvrait par la fin, était consacrée à un groupe de jeunes rappeurs américains, les Kris Kross. En 1992, ces deux garçons d'à peine douze ans avaient sorti un tube devenu culte, « Jump ». Leurs tresses et leurs vêtements à l'envers avaient fait le tour du monde, j'avais des étoiles dans les yeux quand je regardais leurs clips sur M6 : ces mêmes vivaient mon rêve, passaient à la télé et étaient à fond dans la musique. À cause d'eux, j'ai porté mon jean retourné pour aller à l'école, et j'ai voulu faire du hip-hop. Dans les années quatre-vingt-dix, quand des artistes comme le groupe Wu-Tang Clan, Dr Dre, 2 Pac et d'autres ont donné ses lettres de noblesse au rap outre-Atlantique, j'étais le premier à acheter leurs albums. Des rappeurs comme Snoop Doggy Dogg, Nas, Notorious Big me touchaient particulièrement : comme moi, ils étaient issus de quartiers difficiles et, en plus d'être noirs, ils chantaient leur vie dans le ghetto, pas si différente de la nôtre – en

SOPRANO

France, c'était impensable. Les fois où j'arrivais à feinter la surveillance de mes parents pour me rendre dans une boum, je rentrais en tenant à moitié debout, ivre d'avoir dansé comme un fou sur du rap et du R'n'B : c'était plus qu'un passe-temps pour mes amis et moi, on se jetait à corps perdu dans la culture américaine pour chasser l'ennui du quotidien et de nos cités.

De KDB aux Psy 4

La première fois que j'ai entendu parler de hip-hop, c'était dans l'émission culte de Sidney, un musicien, rappeur et danseur amateur, « H.I.P-H.O.P. », diffusée entre 1984 et 1986. Elle traitait exclusivement de musiques urbaines. J'avais juste cinq ans, mais je me rappelle encore que ma sœur et moi attendions chaque semaine, non sans impatience, le dimanche après-midi pour danser comme l'animateur devant notre petit écran dans le salon.

Au début des années quatre-vingt-dix, alors que j'entrais au collège, le rap a réellement explosé dans l'Hexagone. Le rappeur belge Benny B avait publié, en 1989, son fameux titre « Mais vous êtes fous ! », un hit mythique pour les gens de ma génération. C'était la première fois qu'on voyait un rappeur invité au « Club Dorothée » ! Les anciens comme IAM, NTM, Assassin, MC Solaar, Sages Poètes de la rue, qui commençaient à se faire connaître d'un public un peu plus large, avaient pour références des artistes comme Rakim (le rappeur préféré d'Akhenaton), le groupe Public Enemy (aux engagements politiques les plus prononcés), ou encore NWA (Niggaz With Attitude, un groupe de Los Angeles qui a popularisé le gangsta

rap). Pour ma part, ce sont des gars comme Benny B, et un peu plus tard les Kris Kross, qui m'ont donné envie de faire du rap. Je sais que ça peut faire bondir les plus anciens, et les puristes ou les garants du bon goût, mais qu'est-ce que vous voulez... je suis né en 1979 !

« Rapline », une émission animée par Olivier Cachin et programmée par M6 tard le soir, réalisait et diffusait en boucle les clips de cette première génération de rappeurs français (IAM, MC Solaar, etc.). On les considérait comme nos grands frères, ils chantaient nos vies, avaient la cote au quartier, et on voulait être comme eux. On s'habillait avec des tee-shirts XXXL qui tombaient jusque sous les genoux, des casquettes qu'on portait de travers, des baggys au ras des fesses et des baskets dernier cri – des contrefaçons, bien sûr. Je me souviens de la première fois où mon père m'a offert une paire d'Adidas, il m'avait fait la surprise, mais elles s'étaient révélées trop petites pour moi. De peur qu'il me les reprenne et ne m'en achète pas d'autres en échange, je n'ai rien dit et j'ai souffert le martyr pendant des mois, mais j'avais la classe. On marchait dans le quartier en imitant la démarche boitillante des jeunes dans les clips des ghettos de Harlem, un gros casque sur les oreilles, le volume à fond. On connaissait les paroles de IAM ou de NTM bien mieux que nos cours de maths ou de français. Je me rappelle qu'un jour un ami avait recopié un texte d'Akhenaton en guise de devoir, et obtenu une note de 19 sur 20. Le prof n'y avait vu que du feu et l'avait félicité devant toute la classe pour sa magnifique composition ! Une autre enseignante, sans doute plus ouverte que ses collègues, avait réussi à nous captiver lors de son cours sur la poésie en nous faisant étudier les textes de MC Solaar. Jamais je n'avais

vu mes camarades aussi calmes et concentrés. C'est grâce à cette première génération de rappeurs français que j'ai aimé la langue de Molière, que j'ai aimé jouer avec les mots et les faire rimer.

Mes parents ne voyaient pas ma passion pour le rap d'un très bon œil, mais personne au monde n'aurait pu m'empêcher de vivre mon rêve. En ces années, on écoutait du rap, on pensait rap, on vivait rap.

Dys, de son vrai prénom Rachid, habitait dans le même bâtiment que moi, dans le quartier du Plan d'Aou. Lui aussi était un grand fan de Michael Jackson et dansait super bien. Vers l'âge de treize ou quatorze ans, on est devenus les meilleurs amis du monde. On passait des après-midi entiers à parler de musique. Quand, tous deux, nous avons décidé de monter un groupe de rap au début de l'année 1994, mon cousin Iliasse s'est lancé dans l'aventure avec nous, car nous étions inséparables depuis l'époque où on portait des couches-culottes. Un an de moins que moi, il était surtout passionné de basket, mais avait chopé le virus de la musique à force de traîner avec Dys et moi.

À ce moment-là, nos pseudos n'étaient pas encore très au point : Iliasse avait choisi « Double Boom », Rachid « Dys » et moi « MC Kaely », une anagramme un peu bancale de Michael. Kaely, Dys, Boom : on avait trouvé le nom du groupe, « KDB ».

Mes parents possédaient un poste à cassettes dont ils se servaient pour communiquer avec les Comores : mon père s'enregistrait et envoyait les cassettes au pays comme si c'était des lettres. Lorsqu'ils s'absentaient, j'allais emprunter le poste dans leur chambre, pour enregistrer nos raps par-dessus les monologues de mon

père. Quand on se réécoutait, sa voix surgissait parfois comme un rappel à l'ordre au milieu de nos sons.

Lorsque nous traînions dans le quartier avec nos baggy's, nos gros casques sur les oreilles, certains se moquaient ouvertement de nous : « Oh, les zoulous ! C'est quoi ces pantalons bas ? Vous portez des couches ou quoi ? » ; ou bien : « Vous faites du rap ? Mais ça va s'arrêter dans un quart d'heure, réveillez-vous ! » Chez d'autres, on suscitait des vocations. Kassim, mon cousin par alliance, a ainsi monté son groupe de rap en prenant modèle sur le nôtre. Ça n'a pas duré plus que quelques semaines, ses potes l'ayant vite lâché, mais ça avait suffi pour qu'on le repère. Kassim n'avait que douze ans, mais un charisme épatant. Déjà tout gamin, il avait du style, il ne sortait jamais sans la dernière paire de baskets à la mode, des chaînes en or sur le torse, gourmette et bagues assorties. Il s'était même posé une fausse dent en or à une époque. On était tombés sous le charme de sa voix, beaucoup plus aiguë alors. Six mois après avoir formé le groupe, on l'a très solennellement convoqué pour lui proposer de nous rejoindre. Kassim a accepté sans hésiter. Quelques jours plus tard, il a trouvé son pseudo en regardant la télévision, un film policier intitulé *Tango et Cash*, avec Sylvester Stallone. Il est donc devenu Kash, et notre groupe, Kid Dogg Black : Kid parce qu'on était jeunes, Dogg en forme de dédicace à Snoop Dogg, qui était très à la mode à cette époque, et Black pour la couleur de notre peau.

On répétait chez moi, chez Rachid ou chez Kassim, jamais chez Iliasse. On écrivait plusieurs refrains chaque après-midi. Le soir, avant de se quitter, on en choisissait un et chacun passait la nuit à composer un couplet pour le rapper aux autres le lendemain. Dès que

le texte tenait la route, on répétait le morceau une cinquantaine de fois avant d'être contents de nous. On se faisait aussi des battles de pure improvisation en installant deux chaises l'une en face de l'autre : l'un s'asseyait pendant que l'autre, debout, le clashait. La fois d'après, les rôles changeaient. Le but était de balancer le meilleur jeu de mots, la meilleure métaphore, la meilleure punchline. Il fallait savoir reconnaître quand l'autre s'était montré meilleur, et aller se rasseoir sur le lit sans moufter. On s'éclatait grave ! On aimait aussi passer des après-midi à écouter les nouveaux albums : la compilation Hostile, les disques d'Arsenik, les bandes originales du film de Mathieu Kassovitz *La Haine*, ou de celui de François Richet *Ma 6-T va crack-er...* Un jour, dans la chambre de Kassim, on écoutait l'album de La Cliqua, un groupe de rap des années quatre-vingt-dix-deux mille, *Conçu pour durer*. On avait tous été scotchés par la performance d'un des rappers, Egosyst, sur « Dans ma tête », tant son flow nous avait impressionnés. On en avait les larmes aux yeux.

Comme nous ne pouvions pas répéter tous les jours chez nous à cause de nos parents, qui s'y opposaient, on s'était débrouillés pour obtenir un créneau à la Maison pour tous du quartier, une MJC. Nous rappions sur des instrus américaines que des DJ de notre connaissance copiaient sur des cassettes. Toutefois, très vite, nous avons voulu disposer de nos propres sons. Lors d'un concert dans une MJC, nous avons rencontré Soly Mbae, le producteur des B-Vice, un des premiers groupes de rap à Marseille, de la génération de IAM. Dans leur quartier de La Savine, situé sur la plus haute colline des quartiers nord – la route vers le succès est souvent

escarpée... –, lui et son groupe avaient formé une association, la Sound Musical School, pour aider les jeunes qui souhaitaient se lancer dans la musique. Au rez-de-chaussée d'un immeuble, ils avaient aménagé un appartement en studio d'enregistrement et en salle de répétitions. Ils y organisaient aussi des ateliers d'écriture, de danse et de MAO (musique assistée par ordinateur). À mes yeux, ces types sont de véritables légendes. Avec tout ce qu'ils ont fait, et tout ce qu'ils font encore pour les jeunes, sur le plan social et artistique, ils sont un des piliers de l'histoire du rap marseillais. La première fois que nous avons mis les pieds dans leurs locaux de La Savine, nous étions impressionnés par ces groupes qui allaient et venaient dans les studios, et par la qualité du matériel à notre disposition.

Nos premières instrus ont ainsi été réalisées à partir d'albums de musique classique. Sitôt qu'on trouvait quatre mesures qui nous plaisaient, Soly les samplait, les faisait tourner en boucle, ajoutait un rythme – ce qui transformait parfois le sample, le ralentissant ou l'accéléralant pour le faire rentrer dans la mesure, car on tournait entre 85 et 95 BPM, tandis que la musique classique est plutôt fondée sur du 60 BPM – et une ligne de basse. Ne restait plus qu'à poser nos voix.

C'est aussi à La Savine que nous avons fait une des rencontres les plus importantes de notre carrière : Ahmed, a.k.a. Djamel Jal, l'un des B-Vice – des années plus tard, il a monté un groupe, 45 Niggaz', qui a pas mal marché dans la région. C'est Ahmed qui nous a appris presque tout ce qu'on sait sur l'écriture de chansons et sur l'art de faire de la scène. C'est le premier à nous avoir expliqué ce qu'est une mesure, qui nous a fait répéter devant des miroirs tous nos jeux de scène. Il nous

demandait de rapper avec un stylo entre les dents pour améliorer notre articulation.

Le 22 février 1995 est survenu un des événements les plus tristes de mon adolescence. Au quartier, on avait appris par les médias qu'un colleur d'affiches du Front national avait assassiné, dans la nuit, un jeune homme du nom d'Ibrahim Ali. Ali était aussi un des membres des B-Vice, un de ceux qu'on croisait tous les jours au studio. Au matin, les journalistes avaient investi La Savine. La tristesse, et surtout la rage, étaient palpables chez les jeunes. Heureusement, la Sound Musical School a réussi à canaliser la violence qui ne demandait qu'à s'exprimer, grâce à la musique.

L'été suivant, Djamel Jal devait se produire à l'issue d'un tournoi de quartier. Au début des années quatre-vingt-dix, des compétitions de basket étaient régulièrement organisées à Marseille et la remise des prix se déroulait devant un gros camion reconverti en scène pour l'occasion, où des rappers donnaient un concert pour conclure la journée. Djamel Jal nous a proposé de l'accompagner le temps d'une chanson. On s'est pointés le jour J sans trop y croire, mais, au bout d'un moment, il a tenu sa promesse et nous a fait signe de monter le rejoindre sur la scène. Quelle pression on a eue ! Aucun de nous ne s'est démonté pour autant, on a fait notre show, et on a déchiré. C'était notre premier vrai concert.

Grâce au Sound Musical School, nous avons croisé la route d'associations qui nous ont proposé de nous produire dans des MJC. C'est lors d'un de ces concerts dans les quartiers nord de Marseille que nous avons fait la connaissance de Sylvie Malherbe, qui dirigeait une

SOPRANO

Depuis « Regarde-moi », je n'ai plus sorti de morceau à moi. J'ai hâte de vous faire entendre les chansons sur lesquelles je travaille depuis plus de deux ans, avec la même soif de découvrir des univers différents, d'explorer de nombreuses sources d'inspiration. Mon style a beaucoup évolué, je fais de la musique urbaine, qui englobe le rap mais aussi d'autres genres. Dans mon prochain album, *Cosmopolitanie*, vous trouverez des featurings surprenants, des messages positifs, de l'amour, de la joie, et toujours cette même passion pour la musique urbaine.

Comme Marseille, *Cosmopolitanie* est métissé et sincère. J'ai hâte de vous emmener vous y promener...